

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

SEPT FOIS LÀ...

Collectif
"plumes et chocolat"
Préfacé par Emmanuelle Guattari

EXTRAIT
du livre papier
que vous trouverez
en intégral
À PETIT PRIX

"Illustration" (extrait)

Christian Dejeux (2016) collection privée de l'illustrateur



SEPT FOIS LÀ...



Préface

Les textes des sept auteurs réunis ici ont pour sujets les plus fortes impressions de leurs jeunes années. Ces histoires relatent des scènes de l'enfance d'autrefois : la campagne, un rapport plus organique aux choses, le froid, l'inconfort. Pourtant, on y trouve les intemporels, les invariants de toute enfance, à toutes les époques et en tous lieux.

Parmi ces invariants, la force d'émerveillement, le grand étonnement de l'enfance, et en abîme, en miroir, la dissimulation des adultes et leurs petits arrangements avec la mort, notamment celle des bêtes, actualité de tous les temps.

Je me suis toujours demandée où, dans notre grand corps, était passé le petit enfant que nous avons été, et dont nous nous souvenons. S'il n'y avait pas d'images, de photos, cet épisode serait

presque invérifiable : cet incroyable mystère, ce moment de l'être minuscule, intense potentiel comme le germe dans la graine ; cette façon d'être au monde.

En lisant Muriel Sendelaire et les autres écrivains de ce livre, qui chacune sont allées le saisir au fond d'elle-même par blocs d'enfance, peut-être trouve-t-on une réponse : le petit être est là, toutes le reconvoquent par l'écriture.

Les scènes marquantes ressaisies ici renforcent une autre énigme, celle de l'imprévisible fonctionnement de notre mémoire : certains événements mineurs sont parmi ceux qui laissent une trace puissante et ineffaçable. Empruntant à la sagesse africaine, nous pourrions conclure que chaque jour est une vie.

EMMANUELLE GUATTARI

Introduction

Les souvenirs s'enlacent et se dérobent sans cesse.

Perles d'eau tombées d'une branche après l'orage, un matin, en ouvrant les volets, je les ai vues toutes ensemble.

Pareilles à un collier sous le soleil, elles faisaient ployer de leurs scintillements rouges et jaunes les tiges de graminées debout à l'angle du mur. Jetant des reflets par myriades.

Gouttes lourdes faites de je ne sais quoi ; à midi, il n'y avait plus rien. Le poids du chagrin des tiges avait disparu du paysage.

Comme à l'instant. Difficile de saisir ce temps ramolli. Hier est un sac d'herbes sèches. Qui se tasse, se tasse. Irrémédiablement. Demain il ne restera guère qu'un jeu d'ombres et de bruits fermentés. Ramassis bizarre dans le gargouillis des jours. Poires blettes au dos des saisons.

Le blé ne sera plus jeté à la volée début octobre, les mains plongeant l'une après l'autre dans le semoir, laissant les oiseaux profiter des grains tombés dans la haie en bordure de champ.

Bons grains comme ivraie, nous aussi, nous grappillons. N'est-ce pas cela fouiller dans ce qui reste de l'enfance.

Les amandes...

Je n'ai jamais aimé la buée sur les vitres, les soirs d'hiver, quand la soupe bouillait sur la cuisinière. Elle dégageait ces nuages qui m'enfermaient, me coupaient du monde, me gonflaient d'angoisse, m'isolaient dans mes peurs...

Et pourtant ce soir là, la buée était épaisse et la nuit noire. Le décor était ramassé sous le halo d'une ampoule nue et les outils du quotidien se devinaient à peine dans les recoins du grand laboratoire : la silhouette fantasmagorique du grand mélangeur, la broyeuse perchée sur ses grandes pattes comme une tour Eiffel, la rangée de couteaux à pâtes qui courait jusqu'au laminoir, l'énorme plonge envahie de toutes les ombres de casseroles, de terrines, de chinois et autres culs de poule... Tout ce monde familier le jour et inquiétant la nuit était en sommeil. Même le noir béant des escaliers de la cave ne me menaçait pas...

Dans ce monde de pâtissier, la lampe découpait la surface blanche du marbre, aigue, précise, vivante comme un jeu : Des alignements de petits monticules :

— 4 tas d'amandes en peau, fripées, toutes chaudes, juste sorties de l'eau bouillante, d'un côté

— 4 tas d'amandes émondées, blanches, lisses, douces, un peu molles de l'autre côté

Et nos mains d'un tas à l'autre : une amande à droite, entre le pouce et l'index... on reste en appui sur le marbre, on serre un peu et l'amande blanche jaille sans effort et sans souffrance, comme un miracle. La peau inutile colle à nos doigts, nous la poussons vers un petit tas de peau... et une autre amande entre le pouce et l'index... l'appui... on serre...

De petits tas en petits tas, presque sans bouger, le travail se fait. Des promesses de pralinés, de pâtes d'amandes, de frangipanes, de financiers apparaissent comme ça dans cette nuit arrêtée.



Collection privée de l'autrice

Et nous quatre, réunis par la lumière :
mon père qui chante, ma mère qui
l'admire, ma sœur qui rit et moi qui
chante-admire-rit... et regarde. Je baigne
dans ce monde parfait, dans ce monde
total où chacun est essentiel, où tout est
évidemment à sa place pour l'éternité...

Je suis si bien dans mon plus beau
souvenir d'enfance !

La Dame Terrand

Ma grande amie d'enfance Marianne et moi, nous adorions rendre visite à la Dame Terrand. C'était le but favori de nos promenades.

Elle habitait à quelques 200 mètres de chez nous, ce qui représentait, pour nous enfants, une petite expédition. Elle louait un logement dans une ferme, mais ce n'était pas une paysanne, contrairement à tous les habitants du hameau. Ses manières d'être, ses vêtements, son intérieur, représentaient pour nous une fenêtre ouverte sur un monde inconnu. Femme entre deux âges, elle vivait seule. D'où venait-elle, de quoi vivait-elle ? Était-elle célibataire, veuve, divorcée ? Je ne sais.

Quand elle allait communier à la messe du dimanche, et qu'elle remontait l'allée centrale de l'église, chacun pouvait admirer son allure, son grand chapeau et ses amples vêtements. « Falbalas

», c'est le mot qui me vient quand j'évoque cette scène.

En hiver, elle partageait sa grande pièce à vivre, forcément mal chauffée, par de grands draps blancs attachés au plafond. Un vrai décor de théâtre. Nous adorions la regarder mettre son couvert, fascinées par ses manières singulières. Elle posait d'abord sur la table ce que nous ignorions être un set de table, puis disposait plusieurs assiettes, le comble du raffinement, pour nous qui connaissions l'usage des assiettes à dessert uniquement pour les repas de fête.

A la saison des fraises, elle en remplissait les boîtes que nous ne manquions pas d'emporter quand nous allions lui rendre visite. Nous avions bien sûr des fraises dans nos jardins, mais les siennes avaient une saveur exceptionnelle. Les fraises de la Dame Terrand étaient d'une essence particulière, comme les bonbons qu'elle glissait dans nos poches quand il n'y avait pas de gourmandise au jardin.

Je me dis à présent que nos visites devaient lui être un petit rayon de soleil, elle qui vivait seule et qui côtoyait assez peu ses voisins. Pour nous, c'était un avant-goût de la découverte du monde. Un premier pas vers la différence.

La plage

J'ai connu ma première plage dans le Morbihan, il y a bien longtemps. Le sable et l'eau. Sensation étonnante des pieds qui s'enfoncent dans des millions de grains dorés, mettant en péril l'équilibre de la marche. Il fallait atteindre le point le plus éloigné de l'accès public de la plage, celui où mon père estimait que nous serions bien.

Nous avions porté pelles et râteliers, de grande taille, et des seaux, indispensables pour les récoltes d'algues et de coquillages. On quittait le sable sec pour s'avancer à une distance raisonnable de la mer, là où le sable humide se laisse façonner à notre envie, sans que les vagues ne viennent mettre à mal nos constructions. De toutes façons il fallait attendre le signal parental pour nous baigner, le délai lié au travail de digestion nous ayant toujours paru interminable.



Collection privée de l'autrice

Nous voici donc à l'œuvre : surgissent en rangs serrés des tours échafaudées avec nos seaux renversés, reliées entre elles par des murs de sable, des ponts-levis faits de bouts de bois que

l'océan a déposés pour nous sur le rivage, et surtout des fossés et des galeries que nous remplissons inlassablement d'une eau qui s'évanouit, jusqu'à ce que la marée montante nous vienne en aide. Les coquilles vides de moules, de palourdes, de praires, les galets polis par les vagues, autant d'auxiliaires précieux pour embellir et donner vie à nos châteaux. Les algues font les chemins, et déjà nous croyons voir arriver une escouade de chevaliers avec armures et bannières sur leurs destriers lancés au galop. Nous sommes hors du temps.

Parfois nous creusons avec nos pieds, nos mains, de vastes cavités où nous nous réfugions, ou bien nous enterrons l'un de nous sous une montagne de sable d'où ne surgit qu'une tête hilare.

Enfin l'heure du bain est là : les plus téméraires courent et se jettent à l'eau d'un coup, les plus jeunes, dont je fais partie, mettent leur bouée et avancent avec précaution à la rencontre des vagues. L'eau est froide, mais quel plai-

sir d'écarter les doigts de pied pour agripper le sable, puis de franchir l'écume blanche, avant de se laisser porter par les flots.

Depuis ce temps, les plages se sont multipliées dans mon imaginaire : de Marcel Proust à Albert Camus, d'Omaha Beach à Gaza, des publicités d'agences de voyages au slogan de 68 « sous les pavés la plage », d'Acre à Essaouira, les projections n'ont pas remplacé les sensations, et le mythe des plages lointaines n'a pas étouffé l'irremplaçable émotion des orteils s'enfonçant dans le sable mouillé.

Un jour, un mirabellier

Je viens d'une famille de « fous de jardin » : maman, les fleurs, papa, le potager. Chacun sa spécialité, mais, reconnaissons à tous deux, talent et compétence dans leur domaine respectif.

Il n'est donc pas surprenant que, très jeunes, mon frère, ma sœur et moi, ayons hérité d'une petite parcelle à cultiver. Nous y semions quelques graines de radis, petits pois, haricots verts et autre salade, généreusement fournies par le jardinier paternel. Celui-ci nous laissait entière liberté. Et si nous avions besoin de conseils, il nous les prodiguait volontiers. Probablement était-il fier de sa progéniture qui semblait montrer quelque aptitude, dans ce domaine, tout du moins.

J'entourai avec soin mon lopin d'une clôture avec piquets, ficelle ou morceaux de ruban ; je tassai à tout-petits pas la terre pour marquer les allées. Et puis, il

m'arrivait parfois de dérober une idée d'aménagement réalisé par mes voisins qui protestaient, indignés.

Un jour, nous nous sommes révoltés, estimant que l'ombre et les racines de l'arbre sous lequel on nous avait installés n'étaient pas propices à un bon rendement. Notre requête ayant été entendue, nous avons été « recasés » ailleurs.

A l'occasion de la venue d'oncles, tantes ou autre invité à manger, nous organisons un marché. Notre maigre production, toujours très appréciée, nous valait moult compliments. Une poignée de haricots verts à tata Laine, quelques radis à l'oncle Charles, une salade à tata Loulou...et nos tirelires se voyaient renflouées de quelques pièces, des fortunes pour nous.

Le temps était maintenant venu de jardiner « pour de vrai ».

Mon cousin Jean-Paul, dit Tapiou, 11 ans et moi, un peu moins, nous voyons attribuer un terrain un peu à l'écart, sur les terres de l'oncle Georges, son père.

Nous le défrichons, y mettant toute notre jeune ardeur. Semis, repiquage, sarclage, quel boulot ! Mais quel bonheur quand apparaissaient les premiers germes d'un beau vert tendre ! « ça lève ! » annoncions-nous à la cantonade. Alors, les habitants des Gouttes, c'est-à-dire nos deux familles, de rappliquer et de constater, admiratifs, le fruit de nos efforts.

Peu à peu, nous faisons le constat qu'un arbre bien mal placé faisait de l'ombre à nos cultures. Nos plantations ne seraient-elles pas plus vigoureuses si elles bénéficiaient du plein soleil ? Nous nous concertons : il fallait couper cet arbre. La décision prise à l'unanimité, nos deux jardiniers en herbe s'emparent d'une de ces immenses scies que l'on nomme, je crois, passe-partout, et se mettent à la tâche.

Des heures de travail acharné, entrecoupées de quelques pauses pour souffler seront nécessaires pour en venir à bout et mener à bien notre tâche.



Collection privée de l'autrice

Après des efforts surhumains et beaucoup de sueur, le gêneur se couche dans de grands craquements de branches brisées. Je ne me souviens plus combien

de temps il a fallu à mon oncle pour s'apercevoir de l'abattage du plus beau de ses mirabelliers. Sa réaction ne fut pas celle à laquelle on aurait pu s'attendre : il restait là, les bras ballants ; les mots ne venaient pas... Il semblait sidéré devant les deux jeunes penauds qui prenaient peu à peu conscience de la gravité du crime commis.

Nous avons vu défiler les membres consternés de nos deux familles, ceux-là mêmes qui, peu avant, venaient voir si « ça poussait » et ne manquaient pas de nous féliciter.

Tonton Georges a dit : « ils n'ont même pas été fichus de le couper correctement ». En effet, en sciant le tronc à cinquante centimètres du sol, il ne nous restait plus qu'à fixer une planche à l'aide de quelques clous sur le dessus.

Et voilà une table toute trouvée pour nos pique-niques.

[...]

Postface...

Nous remercions très chaleureusement Emmanuelle Guattari pour sa préface.

La lecture de son livre « La petite Borde » a été pour nous un agitateur de souvenirs, une envie de retourner à notre enfance et de retrouver des images aussi simples et fortes que celles qu'elle nous proposait.

Le groupe « Plumes et Chocolat » y a trouvé un souffle nouveau qui l'a conduit à cette modeste publication... à lire avec bienveillance...

Les autrices

Christiane Auzeral

Marie-Paule Blein

Jacqueline Dejeux

Muriel Sendelaire

Micheline Simonin

Agnès Soullignac

Claude Vernardet

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

Souvenirs d'enfance au travers de petites histoires de deux ou trois pages. Des histoires tendres et nostalgiques d'un âge d'insouciance. Ouvrage écrit par le collectif d'auteurs "Plumes et chocolat".

"Je n'ai jamais aimé la buée sur les vitres, les soirs d'hiver, quand la soupe bouillait sur la cuisinière. Elle dégageait ces nuages qui m'enfermaient, me coupaient du monde, me gonflaient d'angoisse, m'isolaient dans mes peurs... Et pourtant ce soir là, la buée était épaisse et la nuit noire."

